

FRÈRE ALOIS, PRIEUR DE TAIZÉ

## ***Quelle est la spécificité de Taizé ?***

Marquer cette année trois anniversaires ne signifie pas pour nous célébrer le passé. Frère Roger appelait les frères à vivre l'aujourd'hui et gardait les yeux tournés vers l'avenir, cherchant, comme il disait, à « pressentir le demain des hommes ». Nous voudrions rester dans cet esprit. Cette semaine permettra certes de mettre en évidence quelques-unes des intuitions de frère Roger par rapport à la vie religieuse, mais elle nous aidera surtout à discerner l'actualité et le futur de cette vie. Alors bienvenue à chacune et à chacun d'entre vous pour ces journées de partage !

Pour commencer, je voudrais indiquer les éléments qui me semblent les plus spécifiques de la pensée de frère Roger en tant que fondateur, qui déterminent toujours notre recherche actuelle. Puis ce sera au tour de sœur Agnès de s'exprimer : elle est la responsable générale des sœurs de St André qui entrent dans la cinquantième année de leur présence ici, aux côtés de notre communauté de Taizé. Ce n'est pas seulement une collaboration pratique que nous vivons, mais c'est la richesse de la complémentarité entre femmes et hommes mise au service de l'accueil des jeunes.

### **PARABOLE DE COMMUNAUTÉ**

Dans sa jeunesse, en pleine guerre mondiale, frère Roger a considéré que créer une communauté de quelques hommes serait un petit signe de paix et de réconciliation dans une Europe déchirée par la violence. Il voulait préparer déjà ce qui viendrait après cette guerre. La vocation qu'il a proposée aux frères qui allaient le rejoindre, c'était de constituer ce qu'il a appelé une « parabole de communion », une « parabole de communauté ».

Toute vie consacrée à Dieu et au service des autres est une parabole. Une telle parabole n'impose rien, ne veut rien prouver, elle ouvre un monde refermé sur lui-même, elle lui ouvre une fenêtre vers un au-delà, une trouée vers l'infini. Ceux qui la vivent ont jeté leur ancre dans le Christ, pour tenir même quand survient la tempête.

La parabole spécifique que nous, les frères de Taizé, nous voudrions porter, c'est celle de la communion. Communion, réconciliation, confiance sont des mots-clés à Taizé. Nous voudrions signifier qu'une communauté peut être un laboratoire de la fraternité.

J'indique deux domaines où cette recherche de communion et de fraternité requiert beaucoup de nos énergies : la réconciliation des chrétiens et l'interculturalité.

En réunissant des frères protestants et catholiques, en accueillant parfois un moine orthodoxe pour une période, notre communauté essaie d'anticiper l'unité encore à venir. Cette vie œcuménique nous est devenue très naturelle. Ceux d'entre nous qui ont grandi dans une famille protestante assument cette vie commune sans aucun reniement de leur origine, mais plutôt comme un élargissement de leur foi. Les frères qui viennent d'une famille catholique trouvent un enrichissement à s'ouvrir, dans la ligne de Vatican II, aux questionnements et aux dons des Églises de la Réforme. Certes, cela implique parfois des limitations et des renoncements. Mais il n'y a pas de réconciliation sans renoncements.

L'histoire de Taizé peut se lire comme une tentative de se mettre et de rester sous le même toit. Provenant d'une trentaine de pays, nous vivons sous le toit d'une même maison. Et quand, trois fois par jour, nous nous réunissons pour la prière commune, nous nous mettons sous le seul toit de l'Église de la Réconciliation.

Cette prière commune rassemble aussi des jeunes du monde entier, catholiques, protestants et orthodoxes et ils sont ainsi associés à la même parabole. Nous sommes étonnés de constater qu'ils se sentent profondément unis sans pour autant abaisser leur foi au plus petit dénominateur commun ni non plus niveler leurs valeurs. Dans la prière commune, une harmonie parvient à s'établir entre des personnes qui appartiennent à des confessions, à des cultures différentes, et même à des peuples qui peuvent être en forte opposition.

Je souligne un deuxième aspect de cette recherche de fraternité, celui de l'interculturalité. Nous venons de toutes les régions d'Europe, et aussi d'Afrique, d'Asie, des deux Amériques. Aujourd'hui une telle pluralité est de plus en plus présente partout. Mais la mondialisation est parfois perçue comme une menace. Alors nous souhaiterions que l'harmonie de notre vie soit un signe de communion aussi entre les différents visages de la famille humaine que nous représentons.

Mais je ne le cache pas : malgré la foi commune, il peut arriver que nous ne réussissions pas à éviter des éloignements qui demeurent. Il y a des différences de caractères, c'est évident ; nous pouvons être maladroits, et même faire des fautes, c'est évident aussi. Mais il peut y avoir quelque chose d'encore plus profond, qui ne dépend pas entièrement de nous : une distance trop grande entre les visages variés de l'humanité que nous portons, distance accentuée parfois par les blessures de l'histoire entre nos pays et continents.

Que faire avec la tristesse qui peut alors nous envahir ? Ne pas nous laisser paralyser. Ne pas en rester là. En dépit de tout, vivre la recherche d'unité et la réconciliation. Cela nous renvoie au Christ : lui seul peut unir vraiment tout. En cela nous voudrions le suivre. Nous sommes prêts à souffrir pour cela. Ne pas avoir peur de l'autre, ne pas juger, ne pas se sentir jugé, ne pas

interpréter les choses de manière négative, en parler quand il y a une question. Et surtout ne jamais refuser notre communion fraternelle.

Ce que je viens d'exprimer peut paraître grave. Mais c'est aussi, paradoxalement, la source d'une joie profonde, celle d'aller jusqu'au bout de l'appel évangélique.

## **À LA JONCTION DE LA TRADITION MONASTIQUE ET DES VALEURS DE LA RÉFORME**

Je voudrais maintenant aller plus profond dans la spécificité de Taizé. A la veille de la Deuxième Guerre mondiale, frère Roger se sent appelé à créer une communauté mais la vie monastique a disparu des Églises de la Réforme. Alors il doit forcément plonger des racines dans l'Église indivise, en deçà du protestantisme, dans les traditions catholique et orthodoxe. Lorsque en 1949 les sept premiers frères s'engagent pour toute la vie dans le célibat et la vie commune, ils rejoignent ces traditions, et ils accomplissent un pas qui n'est en rien à l'image de la Réforme, ce qui leur vaut d'ailleurs beaucoup d'incompréhensions dans le protestantisme de l'époque.

Cependant frère Roger ne veut pas simplement imiter ce qui a existé dans l'histoire, il cherche à tracer son propre chemin, qui implique notamment d'assumer les valeurs fondamentales de la Réforme. Il ne veut pas renier ses origines. Il réconcilie ce qui depuis quatre siècles paraissait inconciliable.

La certitude de la justification par la foi et non par les œuvres est à la base de la Réforme du XVI<sup>e</sup> siècle. Celle-ci rejette la vie monastique non pas en principe mais parce qu'elle lui semble vécue à l'époque de manière contraire au « sola gratia » et au « sola fide », auxquels la Réforme est tellement attachée.

Attentif à cette critique, frère Roger est amené à souligner fortement la gratuité de la vie commune qu'il envisage. La louange gratuite de Dieu devient pour lui centrale. La Règle de Taizé commence et se termine par ce mot de louange

Dans le souci de ne donner aucune valeur « méritoire » à la vie monastique, et de ne pas non plus lui accorder une supériorité par rapport au mariage, il choisit soigneusement ses mots. Comme les autres règles, celle de Taizé place au cœur de la vie des frères les trois engagements pris pour toute l'existence, mais elle ne les appelle pas vœux, ce mot pouvant susciter des malentendus, elle les nomme simplement engagements.

Et pour chacun des trois, frère Roger veille aussi aux expressions qu'il emploie :

Il préfère le mot de célibat à celui de chasteté, il ne veut pas confisquer au seul profit de la vie monastique le beau mot de chasteté, car celle-ci est aussi requise d'une certaine façon par un mariage vraiment fidèle, et même dans la vie de tout chrétien.

Il aime mieux parler de communauté des biens matériels et spirituels plutôt que de pauvreté, car en elle-même la pauvreté n'a pas de vertu, elle est vécue comme un malheur par ceux qui en souffrent à travers le monde ; ce qui compte, c'est la simplicité du cœur et de l'esprit, liée à la simplicité de vie.

Enfin, frère Roger évite d'appeler les frères à l'obéissance, tant la liberté est une valeur mise en évidence par la Réforme et tant il souhaite que ses frères soient des hommes libres ; il parle dans les débuts d'acceptation d'une autorité, puis il retire même ce mot, pour ne présenter le prier que comme un serviteur de la communion. Pour ce ministère de communion, il retient le mot de prier - premier - mais écarte celui d'abbé, ou celui de supérieur.

Il réhabilite la discipline spirituelle, l'ascèse, presque ignorés en milieu protestant, mais il en parle prudemment, toujours pour en éviter une interprétation méritoire. Il écrit : « Assuré de ton salut par l'unique grâce du Seigneur Jésus-Christ, tu ne t'imposes pas une ascèse pour elle-même. La recherche d'une maîtrise de ta personne n'a d'autre fin qu'une plus grande disponibilité. Pas d'abstentions inutiles, tiens-t'en aux œuvres que Dieu ordonne. Porter les fardeaux des autres, accepter les mesquines blessures de chaque jour, pour communier concrètement aux souffrances du Christ, voilà notre première ascèse. »

Ce qui frappe peut-être le plus dans la Règle de Taizé, c'est sa volonté de n'indiquer que le minimum nécessaire. Pas de constitution, pas de règlement, pas d'horaire établi une fois pour toutes, pas de précisions pratiques, c'est à chaque génération d'adapter l'essentiel proposé.

Je mentionne encore deux évolutions que frère Roger fait par la suite. Autrefois, les nouveaux frères étaient appelés novices. Ce mot disparaît. Certes ils ont besoin d'un cheminement de plusieurs années avant les engagements définitifs, avec en particulier un accompagnement personnel, et il leur faut une préparation théologique et humaine. Mais ils sont des adultes responsables d'eux-mêmes, ils partagent entièrement notre vie. Dans la mentalité de la fin du XXe siècle, le mot novice s'avère gênant. Nous parlons aujourd'hui plutôt des jeunes frères ou des nouveaux frères. Un autre mot disparaît, celui d'office. L'Office de Taizé était le fruit d'un grand travail liturgique mais sa célébration devient un peu trop complexe pour des jeunes venant de plus en plus nombreux à Taizé et de langues très diverses. Frère Roger ne parle plus que de prière commune.

Ces remarques sur l'usage des mots vont bien au-delà de questions de vocabulaire, elles montrent combien la rencontre de deux traditions, celle de la Réforme et celle du monachisme, qui paraissaient inconciliables, voire antagonistes, s'avère créatrice.

Que frère Roger porte en lui à la fois l'héritage de la Réforme et une profonde adhésion au trésor de la foi de l'Église catholique et des Églises orthodoxes : c'est peut-être ce qui lui permet d'exprimer l'Évangile dans un langage adapté à la mentalité moderne à laquelle il est si sensible. Il ne craint pas d'aller au cœur de tensions et d'en tenir ensemble les deux bouts: liberté et tradition, diversité et unité, foi personnelle et confiance dans la foi de l'Église, autonomie et communion.

Certes son cheminement a supposé des combats. Combien de fois a-t-il dû s'expliquer avec des responsables protestants qui pensaient par exemple que s'engager pour toute la vie signifiait limiter la liberté de l'Esprit Saint ! Et il a dû aussi écrire un jour une lettre ouverte à tous ceux qui vivaient la vie monastique ou religieuse pour leur dire que ses choix ne signifiaient en rien un jugement porté sur eux, mais que Taizé n'était qu'un simple bourgeon greffé sur le grand arbre de la vie monastique sans lequel il ne saurait vivre.

Aujourd'hui ces combats sont dépassés. Et nous souhaitons que notre expérience puisse contribuer à soutenir l'échange de dons que le pape François décrit si bien : il dit que le dialogue n'est pas là seulement pour connaître les autres mais aussi pour recevoir les dons que Dieu a déposés pour nous chez les autres.

Cela m'amène pour terminer à poser cette question: en vue de l'unité des chrétiens, est-ce que les religieux et religieuses de différentes traditions pourraient créer davantage de liens entre les Églises respectives auxquelles ils appartiennent ? Est-ce que la recherche de la communion et de l'unité n'est pas inscrite, de diverses manières, dans leur vocation à eux tous ?